

**LA MALLE
SANGLANTE
DU PUIITS
D'ENFER**



ISBN 978-2-84238-377-0 (363-05-10) Dépôt légal 2^e trimestre 2017

© 2017 - ÉDITIONS D'ORBESTIER - www.dorbestier.com

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés. Reproduction intégrale ou partielle par photocopie, informatique ou tout autre moyen, interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIITS D'ENFER

XAVIER
ARMANGE



*L'auteur tient particulièrement à remercier
Jean Huguet, Joël Perrocheau, Patrice Rodot,
Patrice Gaborit, Loïc Le Lann, Paul Soubie,
pour leur aide aussi précieuse qu'amicale.*

AVERTISSEMENT

Ce roman s'appuie sur des faits historiques, une enquête minutieuse, des témoignages et des recherches dans la presse de l'époque. Certains événements, situations et dialogues relèvent de l'interprétation et de l'imaginaire de l'auteur. On a conservé les noms des personnages connus, tels qu'ils ont été cités lors de l'enquête et du procès. Par égard pour la famille de la condamnée, son nom de jeune fille a été modifié.

1 - TOUT DISPARAÎT ... POUR TOUJOURS ———

La petite fille qui court dans le vent sur la falaise, c'est Andrée. Elle va avoir dix ans en cette année 1919. La main qu'elle vient de lâcher, c'est celle de son grand-père, Monsieur Repussard, respectable commerçant aux Sables-d'Olonne. Le vieil homme aime ces promenades joyeuses, en fin de journée, quand l'enfant est chez lui en vacances. Ces moments privilégiés avec l'orpheline lui font revivre un peu de sa jeunesse. Andrée est attentive à tout ce que dit son grand-père; sa parole est sacrée.

Il s'amuse souvent de la naïveté de la petite fille, lorsqu'il lui raconte une de ces histoires terrifiantes dont elle raffole: pêcheurs engloutis dans les flots, bateaux fantômes ou pieuvres géantes...

La promenade est longue ce jour-là. Malgré les kilomètres qui s'additionnent le long de la falaise et fatiguent les petites jambes, l'enfant ne se plaint pas. Son grand-père, depuis plusieurs jours, ne lui a-t-il pas dit qu'ils allaient voir une chose exceptionnelle, presque magique; un gouffre gigantesque; la porte d'entrée de la caverne du diable? Andrée s'est munie d'un petit marteau pour faire éclater des morceaux de roche, car on trouve parfois de minuscules formations d'un quartz brillant comme du diamant ou rouge comme des grenats, au cœur des rochers du littoral. L'extraction de ces « pierres précieuses » pimente la promenade.

— Attention! crie soudain le vieux monsieur, le grand trou est tout près d'ici. Ne t'approche surtout pas du bord!

C'est vrai que la faille est profonde et que l'eau gronde sourdement en s'engouffrant dans cet antre diabolique avant d'exploser en mille étoiles, mais Andrée, elle, n'a jamais peur.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

— Voici le Puits d'Enfer! annonce le grand-père avec quelque emphase. Le roc de la falaise semble avoir été tranché net par le sabre d'un géant. La roche brune prend, à la lumière du soir, des reflets sanglants.

— Il y a le diable dedans? demande Andrée qui frissonne.

— Personne ne peut le savoir, répond le vieux monsieur, car personne n'en est jamais ressorti. Tout ce qui tombe dans cette faille disparaît, pour toujours...

« Pour toujours, pour toujours... » répète Andrée subjuguée.

— Si je tombais, je disparaîtrais pour toujours? En enfer?

L'enfant est prise d'un tremblement. L'enfer, les sœurs le lui ont appris, rien jamais ne peut arriver de pire que d'y être jeté, pour toujours... Toujours, ce doit être très long; très, très long... À dix ans mesure-t-elle vraiment ce que ce mot veut dire? Ce n'est pas certain, mais jamais plus elle n'oubliera cette phrase ni ce lieu qui resteront gravés dans sa mémoire et la conduiront à sa perte.

L'enfant perçoit un grand tressaillement, serre fort le petit marteau et commence à cogner la roche autour d'elle pour conjurer le mal. Ses maux de crâne la reprennent. « Le diable est en colère », lui dit sa mère dans ces moments-là. Le diable, justement... Elle sent que sa tête va exploser...

Sa tête... Ce sera cette tête, la même, à peine grisonnante, que le jury enverra à l'échafaud, trente ans plus tard, condamnant Andrée Farré pour avoir assassiné puis jeté « pour toujours » le corps d'un homme ficelé dans une malle d'osier, au plus profond des eaux bouillonnantes de l'abîme du Puits d'Enfer...

2 - UN VOYAGE EN ENFER

Paris, lundi 7 février 1949.

Lorsqu'à 6 h 50 la concierge entrouvre la large porte de bois massif du 64 de la rue Jouffroy pour sortir ses poubelles, il fait un temps exécrable. La T.S.F a annoncé la veille : pluie, neige sur le nord du pays et baromètre autour de zéro. C'est encore la nuit noire. De grosses bourrasques de bise gèlent les flaques d'eau et balayent la rue, déserte à cette heure. Que feraient les bourgeois si tôt matin dans ce quartier tranquille et chic, près du boulevard Malesherbes et des Ternes ?

Alors qu'elle se prépare à se recoucher, la concierge entend une voiture qui s'arrête devant la porte de l'immeuble. Par les persiennes toujours entrebâillées, elle aperçoit mal l'homme qui descend du véhicule, engoncé dans un large pardessus marron. Au passage, le long de la loge, elle ne le reconnaît pas ; sans doute un chauffeur qui vient chercher quelqu'un de l'immeuble. Mais qui ? Il pénètre dans le hall, prend l'ascenseur... un... deux... trois ; elle enregistre la vibration que fait la grille à chaque palier. Il s'arrête au troisième, chez Monsieur Thélér.

La concierge se souvient alors de sa conversation de la veille avec Andrée Farré, la « gouvernante » du vieux monsieur. Gouvernante, c'est un bien grand mot, pense la concierge. Avant, celles qui servaient au troisième étaient de simples petites bonnes mais celle-là ne se prend pas pour n'importe qui. Cette grande femme sèche, pas vraiment belle, ni laide non plus, la regarde souvent de haut avec un petit sourire pincé quand elle passe devant la loge ; comme si la domestique, c'était seulement elle, la concierge. Hier, en début de soirée, la « gouvernante » est venue la voir.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

— Je viens vous prévenir, Madame Thallez, que Monsieur Théliér va quitter l'immeuble. Il part en voyage, vend l'appartement et tous ses meubles.

La concierge était tombée des nues; ça ne ressemblait pas à ce monsieur de partir si vite en faisant le vide derrière lui... La gouvernante a précisé devant l'air incrédule de la vieille femme:

— Je suis étonnée moi-même, mais le patron m'a dit qu'il y avait urgence. Il part pour la Suisse parce qu'il a des ennuis avec la Cour de Justice; c'est pour ça qu'il vend tout. Il veut être tranquille et réaliser son bien.

Quelques minutes plus tard, la locataire du premier lui a confirmé la nouvelle qu'elle tenait elle aussi de la gouvernante.

Sortie dans la rue, la concierge a tout le loisir d'examiner l'automobile; une grosse conduite intérieure noire avec une large malle arrière arrondie. Elle pense que c'est la voiture qui va emmener Monsieur Théliér de l'autre côté de la frontière. Ce départ continue de l'étonner... si tôt, presque à la sauvette... mais si le rentier est mêlé à de sales histoires, on peut comprendre... Pendant l'occupation, n'en parlons pas, mais depuis la fin de la guerre, elle en a encore vu des affaires pas nettes, des trafics en tous genres, du marché noir et combien « d'arrangements » sur les tickets d'approvisionnement! Tout ça, ce n'est pourtant pas le genre du rentier tranquille du troisième... C'est vrai qu'on dit qu'il a fait fortune sous les Allemands, qu'il avait des intérêts dans un garage de la rue Boursault et que, curieusement, il a tout arrêté depuis la Libération... Trafic de voitures peut-être... mais on dit tellement de choses...

La pipelette est interrompue dans ses supputations malveillantes par le grincement bruyant et caractéristique du monte-charge. La porte de l'escalier de service s'ouvre et l'homme au pardessus apparaît. Il traîne une malle d'osier aux fermetures de laiton qui paraît très lourde. Andrée Farré, la gouvernante, chapeautée et gantée, l'aide à la faire glisser sur le sol. La concierge vient tenir la porte et ne peut s'empêcher de demander les raisons de ce déménagement: — Monsieur étant parti en voyage, je n'ai plus rien à faire ici, je m'en vais également, lui déclare la domestique. J'emporte mes affaires; je reviendrai bientôt chercher celles qui me restent dans l'appartement.

Avec beaucoup de difficultés, aidés par la concierge, ils installent la malle sur le fixe-au-toit du véhicule. Pendant que le chauffeur commence à ficeler l'encombrant colis, la femme se ravise :

— Il vaut mieux la mettre dans le coffre arrière, avec le vent qu'il fait et la pluie, je ne voudrais pas qu'elle verse.

— C'est vous qui décidez, mais elle ne tiendra pas.

C'est vrai que la malle d'osier est volumineuse ; un homme accroupi pourrait s'y cacher. La concierge la connaît bien ; il y en a deux dans la lingerie de l'appartement du troisième. Elles contiennent habituellement des draps et du linge. Le lourd bagage est finalement chargé sur la banquette arrière et la gouvernante, après un signe rapide à la concierge, s'installe à côté du conducteur.

Curieux départ... pense Madame Thallez. Ce qui l'étonne le plus, c'est que Monsieur Théliér ne soit pas venu lui dire au revoir, la veille. D'ailleurs, elle ne l'a pas vu sortir hier. En novembre, quand il est parti chez ses cousins en Normandie, il lui a laissé un billet de 1 000 F, une belle somme « pour garder un œil sur l'appartement et sur la petite bonne ». Quand il est revenu, les renseignements n'étaient pas fameux, la jeune domestique recevait des hommes... pas tous les soirs mais souvent... Monsieur Théliér a été obligé de s'en séparer. Il voulait quelqu'un de plus âgé, quelqu'un de confiance. C'est à ce moment-là, vers la fin du mois, qu'Andrée Farré, la gouvernante, est entrée à son service.

La concierge suit des yeux le véhicule qui tourne à droite, avenue de Villiers. Mentalement, « au cas où », elle enregistre le numéro de la plaque minéralogique, mais réalise qu'elle n'a pas fait attention à la marque de la voiture. Rentrée dans sa loge elle note au crayon, en marge du journal qu'on vient de lui déposer : 4 560 - RK 6, parce qu'on ne sait jamais... Le journal, c'est justement *Le Figaro* de Monsieur Théliér. Elle apprend qu'un jeune homme a tué sa mère à coup de marteau, à Aubervilliers, et que trois gangsters ont arraché pour 20 millions de francs de bijoux à Madame Denon... Quelle époque !

En préparant son café, la concierge ignore qu'elle sera bientôt une vedette et qu'elle aussi aura son nom dans le journal, pour une bien pénible affaire...

LA MALLE SANGLANTE DU Puits D'ENFER

Boulevard Pereire... Porte Maillot... les rues commencent à s'animer, une sorte de petit jour sale tente de percer les paquets de brume poisseuse effilochés par le vent. Les ouvriers partent à leur travail, musette sur le dos, bravant les intempéries. Les bistrots s'entrouvrent; on balaie la sciure de la veille dans des odeurs de café, de calva et de rhum.

Le conducteur de la voiture, Charles-Jules André, n'apprécie pas beaucoup Andrée Farré. Il la trouve froide et fantasque, mais c'est une amie d'enfance de sa sœur Suzanne. La semaine dernière la gouvernante lui a envoyé un pneumatique un peu sibyllin: « Pouvez-vous m'aider à acheter une voiture pour un grand voyage? ».

Ils se sont retrouvés dans un café Porte des Ternes, jeudi dernier. Andrée Farré lui a dit qu'elle était chargée par son patron d'acheter un véhicule d'occasion et de trouver un chauffeur pour le conduire en Suisse. Charles-Jules, qui s'y connaît en mécanique et travaille dans un garage, a accepté de conseiller Andrée Farré pour l'achat.

14 | — Il y aura 20 000 francs pour vous, Charles, si vous voulez bien être le chauffeur.

— Quand aura lieu ce voyage?

— Je vous préciserai la date, sans doute mardi prochain, très tôt matin.

La somme était généreuse, l'homme connaissait l'aisance de Monsieur Théliér. Il s'est cependant un peu étonné:

— Pourquoi votre patron a-t-il besoin de partir si vite, subitement, comme ça?

— Ce sont ses affaires, a-t-elle répondu, en ajoutant perfidement « Je crois qu'il n'a pas le choix mais je ne peux en dire plus ».

Charles-Jules pouvait-il refuser une telle somme? Les temps sont difficiles dans cette après-guerre où rien ne se rétablit rapidement et où tout manque encore.

Le garagiste chez qui Charles-Jules travaillait près des Ternes proposait une Delahaye, 18 chevaux, 7 places, avec des pneus neufs. Andrée est allée le voir.

— Une très bonne voiture, et belle avec cela... 350 000 F seulement, c'est une affaire!

— Trop cher, a déclaré Andrée Farré.

Le patron s'est souvenu qu'une de ses connaissances, Sylvain Baldit, cherchait à se débarrasser d'une berline d'avant-guerre qu'il n'utilisait plus. Un gouffre à essence !

— Il y a bien quelqu'un que je connais, tout près d'ici, qui aurait ce que vous cherchez. Une 21 CV, 8 cylindres en V, à soupapes latérales... a précisé le garagiste. Ça, c'est de la bagnole ! Matford 1 939 ; le mariage de la Mathis, vous savez les voitures de Strasbourg, avec Ford. La qualité française et le meilleur de la technique américaine ! Vous pourrez y loger toute la famille et tous vos bagages...

À voix basse il a ajouté que le bougnat souhaitait la vendre rapidement et qu'ils devaient pouvoir s'entendre.

— C'est le patron du « Palace Clichy » un beau café en face du Gaumont Palace ; pas loin d'ici. Vous ne pouvez pas vous tromper à côté du « Balto ».

Sylvain Baldit était au comptoir et discutait avec un jeune homme. Quand il a vu une grande femme bien mise, en long manteau noir, chapeauté et gantée, s'approcher du bar, il a tout de suite eu le pressentiment qu'elle venait pour la petite annonce qu'il avait laissée un peu partout dans le quartier chez les commerçants.

— Il paraît que vous avez une voiture à vendre ?

L'homme a vanté la qualité de son véhicule et sa solidité.

— Alors pourquoi vous en débarrassez-vous ?

— Vous savez, avant-guerre j'dis pas, mais aujourd'hui, c'est plus pareil, avec les restrictions... et puis mes enfants sont grands, mais je vous assure que c'est une sacrée bonne bagnole.

Il a pris à témoin le jeune homme accoudé au comptoir.

— Demandez donc à Paul Soubie, mon neveu, ce qu'il en pense. C'est un casse-cou et il est du métier ; pas vrai Paul ! Il travaille chez Renault.

Le garçon a acquiescé en toisant cette drôle de dame un peu hautaine, un peu déplacée dans ce bar.

— Une voiture épataante !

Le patron a conduit sa visiteuse dans la cour où l'engin était remisé dans un garage. Une grosse berline noire avec une large malle arrondie en contraste avec son nez effilé comme les ailes d'un ange attendait sous une bâche un acheteur.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

La gouvernante n'a pas discuté: elle a conclu l'affaire au prix de 200 000 F.

— Préparez-la. Je passerai la payer lundi et vous ferez les formalités. Mon chauffeur, Charles-Jules, viendra la prendre ce même soir.

Andrée a téléphoné à Charles-Jules pour lui annoncer son acquisition. « Prenez livraison de la voiture lundi soir. Monsieur Théliér en aura besoin mardi matin. »

Quand Andrée Farré est sortie du « Palace Clichy », Sylvain Baldit n'en revenait pas.

— C'est vendu mon gars! Tu parles d'une aubaine! Elle n'a même pas discuté, j'en suis débarrassé! C'est une bonne automobile, j'dis pas, mais alors l'essence! Ils annoncent 11 litres au cent dans leur réclame, mais elle doit bien boire le double!

Il a trinqué avec son neveu pour fêter l'événement.

— C'est vendu Paul! Maintenant je ne veux plus en entendre parler!

16

Le soir Charles-Jules a fait part de ses interrogations à sa femme qui l'a rassuré.

— Son patron a de l'argent, il a le droit d'être exigeant. Ne te mêle pas de leurs affaires; tu sais bien qu'Andrée présente toujours les choses de façon bizarre!

Bizarre, en effet, qu'en ce mardi matin ce ne soit pas Monsieur Théliér qu'il transporte comme convenu en Suisse, mais Andrée Farré avec une énorme malle? Ce n'était pas prévu; Charles-Jules s'en est étonné en arrivant à l'appartement.

— Mon patron est parti la veille en train, a répliqué sèchement la gouvernante. Nous allons le rejoindre en voiture. La malle contient des fourrures et des objets précieux que je suis chargée de lui amener.

Devant l'air un peu incrédule de l'homme, elle lui a tendu une petite liasse de billets:

— Voici la moitié de l'argent, ça vous va? Vous aurez le reste au retour.

Quand Charles-Jules a demandé où l'on se rendait précisément, Andrée Farré lui a dit de prendre la route de Lyon.

« Après nous verrons » a précisé la femme.

Tout ceci ne paraît pas très normal au conducteur. À l'entrée du Bois de Boulogne, il hasarde :

— Comment passerons-nous la frontière avec ce chargement ?

— Vous verrez bien ! se contente de lancer la gouvernante du ton sec et méprisant qu'elle prend souvent.

En sortant du bois, Andrée Farré annonce que la destination a changé, on va à Tours.

— Vous venez de me dire Lyon ! s'exclame l'homme. Et Monsieur Théliér, quand allez-vous le rejoindre ?

— Ce sont mes affaires, ça ne vous regarde pas, faites ce que je vous dis, allez à Tours !

Le ton monte. Charles-Jules arrête la voiture dans une contre-allée pour s'expliquer. Cette expédition lui paraît maintenant très louche. Andrée Farré, sentant qu'il va se récuser, l'interrompt brusquement :

— Je vais vous dire la vérité. Cette malle contient des armes. Monsieur Théliér en fait le trafic, c'est ainsi qu'il est devenu très riche. Je dois les livrer à Tours.

— Ce n'est pas ce que nous avons conclu. Vous avez dit à la concierge que la malle renfermait vos affaires, à moi qu'elle était pleine de fourrures et d'objets de valeur et maintenant ce sont des armes, non, je ne marche plus !

— Qu'importe ! Faites ce que je vous demande, direction Tours ! L'homme tire sur le démarreur, mais insiste :

— Je ne marche pas, je rentre à la maison. Vous trouverez un autre chauffeur, moi je ne suis pas d'accord, je ne veux pas avoir d'ennuis avec vos histoires !

Deux minutes plus tard, la voiture stoppe rue de Locarno, à Suresnes, devant le petit pavillon de Charles-Jules André. Sa femme est encore couchée. Son mari lui explique les faits. La discussion avec la gouvernante est tendue, l'homme ne veut pas rendre la totalité de l'argent reçu en acompte ; il a passé du temps à négocier la voiture, s'est levé tôt, vient d'effectuer la course... Finalement, pour avoir la paix, le couple décide de restituer les 10000 F à la femme en lui demandant sans ménagement de se débrouiller toute seule et d'aller chercher un chauffeur ailleurs.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

Andrée Farré téléphone d'un café proche à S.V.P. La conversation est courte, on peut lui envoyer un chauffeur dans l'heure qui suit. À 8 h 30 le nouveau conducteur se présente. Ils se mettent rapidement d'accord : l'homme, Maurice Chatelain, percevra 10 000 F pour la conduire à Angers, décharger son colis et la ramener à Paris le soir même. Il ne faudra pas traîner. Quand la voiture repart, Andrée Farré n'a pas un regard pour les volets clos du pavillon de meulière de ses anciennes relations.

Qu'il est long le voyage vers la délivrance, pense Andrée Farré... Recroquevillée sur la banquette avant, enroulée dans un plaid pour tenter d'échapper à l'air glacial qui s'insinue par les portières et sous les joints des vitres, la gouvernante regarde défiler les pancartes d'entrée de ville, fouettées par la pluie. Le jour a bien du mal à percer la grisaille... Maintenon, Chartres... Traversée interminable entre les maisons noires de Nogent-le-Rotrou...

18 | Attendre... J'attends depuis plus de trente ans, depuis que mon père est mort, songe Andrée Farré. Bientôt la quarantaine... J'entre dans le clan des vieilles... encore quelques saisons et après il sera trop tard. Trop tard pour quoi ? Trop tard pour vivre tout simplement !

Une déviation.

— Attention ! crie Andrée Farré au chauffeur. Elle se rend compte qu'elle est trop nerveuse, stupide même ; mais si la voiture se renversait...

Demain je serai libre et riche, pense la femme. Libre de vivre sans être obligée de me vendre à un vieillard avare ou à n'importe qui, libre de profiter des années qui me restent, sans rien devoir à personne ; riche pour retrouver mon rang, celui de ma naissance...

On s'arrête à Connerre pour prendre un café. Chatelain mange un morceau, c'est le pays des rillettes.

— Vous devriez faire comme moi, dit-il à son étrange cliente en regardant le pâle breuvage qu'elle boit à gorgées rapides et qui sent encore la chicorée des restrictions.

Étrange cliente en effet. Plusieurs fois il a tenté d'engager la conversation mais celle-ci a toujours tourné court. Il a aussi essayé en

vain de savoir ce que contenait l'énorme malle installée sur la banquette arrière. Mais pose-t-on des questions quand on est aussi bien payé? remarque Chatelain. Ce n'est pas tous les jours que le bistrotier-taxi-bougnat peut faire une aussi belle course, sans frais et avec une voiture qui n'est pas à lui! Assuré que c'est son jour de chance, il ne fait que peu d'objections quand sa cliente, après avoir dépassé La Flèche, lui annonce que la destination a changé, qu'on va aux Sables-d'Olonne.

— Jusque sur la côte! Vous auriez mieux fait d'y aller en train, ça vous aurait coûté moins cher parce que ça ne va pas être le même prix... Et puis on ne pourra pas revenir ce soir, faudra coucher à l'hôtel.

Elle sent qu'elle ne doit pas tergiverser cette fois, qu'elle court à sa perte si cet homme à son tour la laisse tomber.

— Je vais vous dire ce que contient la malle. Elle est pleine d'armes; je dois les livrer à des « correspondants », aux Sables-d'Olonne. Ils m'attendent; c'est très important.

Chatelain émet quelques réticences. Il ne court pas après les ennuis et ne veut pas être mêlé à des choses louches. Il en a vu pourtant des choses louches pendant cette foutue guerre! Il lui reste même encore deux fusils cachés dans la remise où il entrepose sa bière et son charbon. Quand Paris a été libéré, s'il s'en est un peu servi, c'était surtout pour la parade...

— Je dois rendre, sur la côte, les armes que l'on m'a confiées. Il y aura encore 10000 F pour vous si vous faites ce que je vous dis, ajoute la femme. Elle sort de son sac la liasse que lui a rendu Charles-Jules et la glisse sur la planche de bord, sous le Saint-Christophe magnétique.

— Ça, c'est la première partie, dit-elle. Autant au retour...

L'homme acquiesce. Elle mesure alors tout le pouvoir de l'argent, de celui que l'on montre et auquel on ne résiste pas; d'un argent qu'elle possède maintenant en quantité. La seule chose pour laquelle il faille vivre, avec qui on peut tout acheter, les hommes, les biens, les idées...

Un sacré périple, pense Chatelain en comptant mentalement les billets à portée de son volant, et une sacrée bonne femme. Comment s'appelle-t-elle d'ailleurs? Il ne connaît toujours pas son nom.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

Le paysage défile, noyé de pluie, triste, froid et vide.

— Encore heureux qu'il n'y ait pas de verglas, fait remarquer le chauffeur.

La femme, à côté, se tait. Son voisin la surveille à la dérobée. Il note que pas un instant elle n'a sommeillé. L'œil fixe, elle paraît plongée dans des pensées profondes.

— Pas bavarde, mais elle sait ce qu'elle veut !

Une sacrée bonne femme, vraiment... L'homme songe aux héroïnes de la Résistance à qui la presse tresse des couronnes depuis l'armistice. Quelque chose pourtant ne colle pas. La tenue peut-être, plutôt modeste et banale pour une femme qui semble avoir beaucoup d'argent, et puis cette sécheresse dans le ton, ce mépris presque caricatural...

Au rythme des cahots de la route les souvenirs trottent dans la tête d'Andrée Farré, affluent par vagues lancinantes, comme quand elle a ses maux de tête. 1946, le monde est reparti, l'espoir renaît. Beaucoup s'enrichissent, ont retrouvé leurs biens, une situation, une famille. Elle, elle revient d'Espagne après avoir subi l'outrage et le cachot... sa fille, Liliane, bientôt une femme, son mari parti au Chili, fusillé politique... la guerre, Franco, fascistes, républicains, communistes, anarchistes, Allemands, maquisards, elle veut tout oublier... son suicide manqué par amour... son désespoir et les ruelles de Barcelone. A-t-elle jamais eu honte de sa conduite ? Est-elle perméable à ce genre de sentiment ? Il faut recommencer, revivre, mais que faire quand on n'a plus rien, que personne ne vous attend, que l'on est même pas jolie et plus très jeune ?

Elle revoit le 90 de la rue Parmentier, elle a connu plus gai. Une triste chambre de boniche sur cour, au sixième, près du Père Lachaise et de la Roquette. Sa fille qu'elle doit envoyer chez ses grands-parents et, la nuit, tous ces hommes qui la retrouvent quand le café où elle aide a fermé ses portes... Combien d'hommes ? Beaucoup, et pas des plus huppés ; les cris, les coups, les insultes. Et alors, ça regarde qui ? Ce n'est pas le propriétaire du meublé qui, en l'expulsant en septembre pour « mauvaise conduite », va lui faire la leçon. Lui, l'argent, on sait d'où il sort et à quel prix sa femme n'a pas été tondue...

Elle donne alors quelques cours d'espagnol dans une pension chic de Neuilly. Si elle parle bien la langue de Lope de Vega, après des années passées en Espagne, ses manières ne conviennent pas à la directrice qui n'aime ni son arrogance ni son allure et soupçonne qu'elle se drogue.

La drogue... l'odeur de l'éther, l'excitation qu'elle a ressentie quand on lui en a fait boire pour la première fois dans un bouge du Barrio Chino pour s'échapper, vaincre son dégoût... Elle qui, du temps de la richesse de son mari, quand elle était la « Señora Farré », a été reçue à la table de la reine... et souvent encore... N'était-elle pas un Grand d'Espagne ? Et puis l'habitude, comme une serre qui vous agrippe le cerveau et dont on ne peut se défaire ; les marques rouges autour du nez ; les nausées ; l'envie de tuer quand elle fait l'amour... L'éther dans son flacon de verre bleu comme la nuit, cette odeur qui évoque l'encens de sa jeunesse, écœurante et divine à la fois ; ce fluide glacé, mortel, qui s'évanouit à l'instant où vous basculez aux marches de l'extase, comme au bord d'un précipice...

En fin de matinée, après avoir dépassé Angers, dans les vignes du Layon, la voiture fait une embardée. Le pneu avant gauche vient d'éclater. Pendant que le chauffeur s'active en jurant, Andrée Farré sort prendre l'air en bravant les rafales d'un vent violent. Sur les collines elle distingue, derrière l'épais rideau de pluie, un petit château entouré de vignes. Bientôt elle aussi pourra se payer une de ces demeures de maître. Peut-être reviendra-t-elle en Anjou, pas loin d'ici, près d'Ardelay son pays, pour leur montrer à tous que la demoiselle, la fille de l'officier, la belle-fille du médecin, du maire, est de retour... et riche avec ça !

Quand elle regagne la conduite intérieure, l'odeur confinée qu'elle percevait, ou croit percevoir, lui provoque un haut-le-cœur tandis que ses tempes commencent à cogner. « L'odeur du diable », cette senteur douceâtre et pénétrante, elle sait bien d'où elle vient ; elle la reconnaîtrait entre mille. Comme d'hier elle se souvient de la première fois où elle l'a sournoisement envahie. On devait fêter ses sept ans ; son oncle, depuis deux jours, reposait rigide et verdâtre sur un grand lit, entouré de cierges ; ce n'était pas que le parfum de

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

l'encens qui flottait dans la pièce obscurcie. De son anniversaire il n'avait plus été question. Trois jours après, c'était son père, le brillant officier, qui revenait du front, dans un cercueil plombé.

C'est le jour des funérailles qu'Andrée avait souffert de sa première migraine, une douleur d'une extrême violence accompagnée de convulsions qui avaient fait craindre le pire. Maintes fois depuis elle l'a sentie, cette odeur, à la prison de Bilbao, dans les sierras... N'était-ce pas la même aussi qui flottait partout dans les rues en 1938, près de la plaza España et de la calle San Bernardo, quelques jours après les bombardements de Madrid ?

Elle regarde le conducteur qui semble ne rien percevoir, ne s'être pas rendu compte de son trouble. L'argent, pense-t-elle, quel étonnant anesthésiant ; cet homme-là ne posera pas de questions...

Après quelques kilomètres la femme sort de son sac un petit pulvérisateur de parfum, rouge et or, et se rafraîchit les mains et le cou. Sa migraine empire, comme l'odeur, lui semble-t-il. Elle demande à Chatelain d'arrêter la voiture pour mettre la malle sur le toit.

— Avec le vent et la pluie, elle va être trempée et son contenu sera mouillé, fait-il remarquer.

Elle insiste, commande, prétexte qu'elle veut s'allonger sur la banquette arrière. L'homme s'exécute. Avec de grandes difficultés, ils parviennent à hisser le pesant colis sur le fixe-au-toit.

— C'est au moins des mitrailleuses lourdes que vous transportez là-dedans, se hasarde à plaisanter l'homme, sans déclencher de la part de sa cliente d'autres réactions qu'une moue hautaine et réprobatrice.

Ses souvenirs tourbillonnent. Chassée de sa chambre de bonne elle séjourne en urgence quelques semaines chez Suzanne Schlosser, son amie d'enfance. Son mari, le « Capitaine » Schlosser, qui connaît peu son histoire, lui indique que quelqu'un de leurs connaissances recherche une domestique, rue Jouffroy.

— Dans un beau quartier. C'est un vieux monsieur, rentier, tout à fait comme il faut ; il a beaucoup d'argent.

Quand elle sort du métro Wagram et qu'elle pousse la porte du bel immeuble, au numéro 64, près du boulevard Malesherbes, Andrée Farré sait qu'elle obtiendra la place. C'est sa chance ; elle ne la lais-

sera pas filer. Un vieillard, on peut toujours l'épouser ou devenir sa maîtresse. Elle connaît des moyens pour s'attacher les hommes, les rendre amoureux et surtout généreux. La guerre et la misère lui ont appris à utiliser bien des ruses. L'amour, elle n'y croit plus, y a-t-elle jamais cru, d'ailleurs... une fois peut-être? Revenue de l'enfer elle sait que seul l'argent peut lui redonner bien-être, considération et lui permettre de retrouver la place qui était celle de sa famille, avant, et à laquelle sa naissance lui donne un droit naturel. Elle s'informe auprès de la concierge. Celle-ci lui indique qu'elle va la conduire, que Monsieur Thélér l'attend, mais ne peut facilement se déplacer. L'ascenseur stoppe au troisième étage, la concierge ouvre la porte de face; Monsieur va la recevoir. Au milieu d'un grand salon chargé de meubles et de tableaux, un homme est assis dans un Voltaire. Il se soulève lorsque la femme s'approche; il s'excuse de ne pouvoir se lever totalement, car il souffre d'une crise de rhumatismes aigus. Son visage régulier, peu ridé, plutôt jeune, contraste avec la blancheur de sa moustache et sa calvitie presque totale.

— Andrée, Madame Andrée Farré... Andrée, dit son interlocuteur affable, savez-vous ce que signifie ce nom? Andros, en grec, c'est l'homme, celui qui est fort! Avez-vous fait du grec?

Andrée Farré a fait de bonnes études, elle indique qu'elle a été reçue à son premier baccalauréat, mais n'a pratiqué que le latin.

— Je me suis mariée très jeune...

— Vous êtes mariée?

Elle annonce son veuvage, laisse entendre qu'elle a suivi son mari pendant la guerre d'Espagne, mais ne parle pas de sa fille.

— La guerre... oui, la guerre, atroce... reprend l'homme pensif. Et savez-vous tenir une maison?

Elle lui précise qu'elle n'est pas une domestique, qu'elle appartient à une famille de médecins, d'officiers, d'ambassadeurs, très honorablement connue en Anjou. Son grand-père était le Docteur C., le bon Docteur C., le médecin des pauvres, le bienfaiteur de Cholet. Ce sont les difficultés du temps qui la poussent à solliciter cette place, non de bonne, mais de gouvernante. Comme toute femme elle saura prendre soin de lui avec beaucoup d'attentions.

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

— Et la cuisine ?

Andrée Farré s'en occupera, bien sûr. Elle portera le linge à la blanchisserie, mais ne veut pas s'occuper du ravaudage.

— Peu importe, la concierge le fait très bien ! J'ai été dans les affaires, voyez-vous, continue le vieil homme. Je suis à l'abri du besoin, Dieu merci, et je veux continuer à vivre ici une existence calme. J'attends de ma... il hésite... de ma gouvernante, qu'elle prenne en charge tous les petits soucis matériels. Avez-vous des lettres de recommandation ?

Andrée Farré s'est préparée à cette demande. Habilement elle contourne la difficulté et brouille les pistes, trichant sur les lieux et les dates :

— Elles ne vous seront pas d'une grande utilité ; je suis revenue de Burgos il y a peu de temps. J'ai enseigné l'espagnol dans une pension de... Versailles... Chez vous ce serait mon premier poste de cette nature. Il est difficile de trouver une situation, Monsieur Schlosser a pensé que je conviendrais parfaitement...

— Je le connais un peu, c'est une personne très honnête, ancien résistant... Eh bien, conclut le vieil homme, c'est d'accord, sa recommandation me suffit. Quand pouvez-vous commencer ?

Il règle décemment la question des appointements, montre à Andrée la chambre qu'elle occupera, au bout du couloir, près de l'entrée de service.

— Vous serez bien ici ; je tâcherai d'être un bon patron, conclut-il en lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin.

En redescendant dans le métro, Andrée Farré calcule. L'appartement lui a semblé immense, au moins six pièces. Dans le salon et la salle à manger elle a repéré une jolie commode Louis XV qui, si elle est signée, vaut bien à elle seule plusieurs centaines de milliers de francs. La tapisserie du mur semble très ancienne. Sous une vitrine, des porcelaines précieuses, des objets de cristal et de l'argenterie doivent aussi représenter un beau paquet de billets. Elle tente d'évaluer ce que peut valoir l'ensemble de l'ameublement : huit cent mille, un million de francs... peut-être plus. Et combien un homme qui a un tel mobilier peut-il conserver en banque ? Il faudra également qu'elle se renseigne pour savoir si le vieux monsieur possède ou loue son appartement...

LA MALLE SANGLANTE DU PUIT D'ENFER

Quand la concierge montera le soir préparer le souper de Monsieur Thélér, elle ne partagera pas l'enthousiasme du rentier. La femme lui a fait mauvaise impression, son air hautain peut-être, mais elle se taira pour ne pas déplaire. — Ça va me changer de l'autre petite dévergondée. Celle-là, je crois que je peux lui faire confiance.

Comment le vieil homme pourrait-il deviner que par son choix il vient de signer son arrêt de mort ?

TABLE DES MATIÈRES

1 - Tout disparaît... pour toujours	9
2 - Un voyage en enfer	11
3 - Au fond du gouffre	27
4 - Retour et réminiscences	33
5 - Avis de recherche.....	37
6 - Macabre découverte	43
7 - « Cherche homme, pouvant accepter mission dangereuse »	51
8 - Histoire d'un raté.....	61
9 - Nuit de violence.....	65
10 - « Votre mission est terminée »	79
11 - Dénonciation anonyme	83
12 - Dernier rendez-vous	87
13 - « Je ne regrette rien ».....	93
14 - La cavale du beau Robert.....	105
15 - Un crime sans coupable.....	109
16 - Peggy, la belle vie.....	115
17 - Une petite annonce piégée	121
18 - LE PROCÈS - Les « diaboliques ».....	125
19 - Le verdict.....	135
20 - Et après?	143
Documents d'archives	145

DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



HORS JEUX

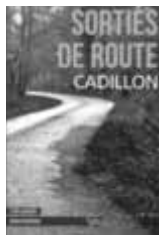
BEN BARNIER - 160 PAGES - 6,90 €

Meurtres, rivalités et soif de pouvoir dans les coulisses des JO de Sotchi. Viktor Andrepov, détective franco-russe, enquête sur la mort de Marc Libot, jeune photographe français retrouvé étranglé sous la patinoire olympique.

SORTIES DE ROUTE

BRUNO CADILLON - 256 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev, femme flic traumatisée par un accident de voiture des années plus tôt, enquête sur une série de meurtres. Au fil des recherches, de nouveaux éléments apparaissent, qui pourraient bien changer sa vision du passé...



LA VÉRITABLE HISTOIRE DE THÉODORE VALBRON

BRUNO CADILLON - 288 PAGES - 8,90 €

Latifa Gadsaïev enquête sur le meurtre d'une prostituée. La découverte d'un deuxième cadavre mène la jeune femme et son équipe de bras cassés sur les traces d'Isadora, impitoyable femme à la tête de l'étrange « gang des layettes ».

POT-POURRI À LA FLEUR DE SEL

ROGER COUPANNEC - 192 PAGES - 7,90 €

Cinq personnes sont retrouvées mortes. Dans un climat de suspicion générale, le journaliste Jo Morel va tenter de comprendre quel lien uni un tueur insaisissable et une mystérieuse société secrète, qui rappelle le Ku Klux Klan...



DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



PAPILLONS DE MORT SUR LA CÔTE D'AMOUR —

ROGER COUPANEC - 160 PAGES - 6,90 €

Un mort, un tag... Qui est ce tueur en série qui a choisi d'appliquer lui-même la justice ? De Saint-Nazaire à Piriac, de La Baule au Pouliguen, Jo Morel revient une nouvelle fois enquêter pour démasquer ce justicier au profil assez particulier...

LE CRABE VERT VOUS SALUE BIEN

ROGER COUPANEC - 128 PAGES - 6,90 €

Près de La Baule, tout bascule pour Clélia à la suite d'un message anodin : « Le Crabe vert vous salue bien ». Les morts s'enchaînent et Jo Morel, journaliste têtue, va tout mettre en œuvre pour reconstituer ce puzzle machiavélique...



MÉFIEZ-VOUS DU CHAT QUI DORT —

ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

Dans la commune de Guérande, de mystérieux individus s'amuse à régler gentiment leurs comptes sous la signature du Chat. Mais un jour, celui-ci commence à semer des cadavres... Qui a dérapé ? Jo Morel, journaliste de *La Vigie*, mène l'enquête.

L'AFFAIRE DAUPHIN BLEU

ROGER COUPANEC - 192 PAGES - 7,90 €

La découverte du cadavre d'un artisan de la région guérandaise, premier d'une longue série, entraîne Jo Morel et le Capitaine Marchadour dans une course contre la montre, alors qu'une affaire de viol présumé vieille de deux ans remonte à la surface...



DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



REQUINS

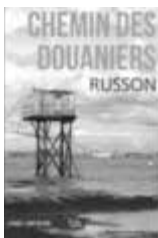
XAVIER GARDETTE - 160 PAGES - 6,90 €

Un cadre et sa secrétaire conçoivent une belle arnaque pour obtenir des subventions de Bruxelles, mais l'arrivée d'un nouveau patron risque de tout faire rater. Commence alors un jeu du chat et de la souris dangereux...

GLOBE

JEAN-FRANÇOIS MARIVAL - 160 PAGES - 6,90 €

Le skipper Jason a-t-il réellement fait naufrage durant le Vendée Globe ou a-t-il été enlevé pour le faire taire ? Ses amis skippers vont risquer leur vie pour démêler le vrai du faux et dévoiler le mystère autour de sa disparition...



CHEMIN DES DOUANIERS

JEAN-LUC RUSSON - 224 PAGES - 7,90 €

De sa fenêtre, un écrivain observe les rendez-vous secrets de sa voisine avec un homme inconnu. Un jour, le mari disparaît. Il faudra quatre morts brutales pour que l'affaire soit classée. Mais, le vrai coupable échappera-t-il au châtiment ?

NANTES, RUE DES ORTIES

JEAN-LUC RUSSON - 320 PAGES - 9,90 €

Des personnages répugnants et attachants, des meurtres sanglants : entre deux stands de brocanteurs, les surprises morbides s'accumulent. Le Lieutenant Loudéac est persuadé que ces meurtres cachent une réalité plus sinistre encore.



DANS LA MÊME COLLECTION, VOUS AIMEREZ AUSSI



LES CHEMINS NOIRS DU PAYS BLANC —————

JEAN-LUC RUSSON - 288 PAGES - 8,90 €

Sur une saline désaffectée, on découvre un spectacle stupéfiant. C'est le début d'une longue série de meurtres. Une affaire hors du commun où les haines et les amitiés s'entremêlent, une enquête inextricable pour le Lieutenant Loudéac.

PLUS D'INFORMATIONS SUR NOTRE SITE INTERNET
WWW.DORBESTIER.COM

Dans la collection



Hors Jeux – Ben Barnier

Sorties de route – Bruno Cadillon

La Véritable Histoire de Théodore Valbron – Bruno Cadillon

Pot-pourri à la fleur de sel – Roger Coupannec

Papillons de mort sur la Côte d'Amour – Roger Coupannec

Le Crabe vert vous salue bien – Roger Coupannec

Méfiez-vous du Chat qui dort – Roger Coupannec

L’Affaire dauphin bleu – Roger Coupannec

Requins – Xavier Gardette

Globe – Jean-François Marival

Chemin des douaniers – Jean-Luc Russon

Nantes, rue des Orties – Jean-Luc Russon

Les Chemins noirs du Pays Blanc – Jean-Luc Russon

Mise en page : Atelier d’Orbestier - Lucie Gouffault, Manon Roland

Photo de couverture : © Michelle Maria - Pixabay

ACHEVÉ D’IMPRIMER EN EUROPE

SUR PAPIER ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

À LA SAINT BARNABÉ MMXVII POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS D’ORBESTIER.